Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 85 (1982)

Artikel: Mon maître, mon ami
Autor: Voisard, Alexandre
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-550090

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Mon maître, mon ami

Walzer au pinacle du Jura, quel bonheur ! Dieu sait que je lui ai souhaité de tout temps et au-delà des honneurs imaginables, l'abondance des joies terrestres, la fraîcheur des énergies créatrices, la renommée universelle, bref, la meilleure des destinées. Et Dieu sait que j'ai été exaucé.

Mais parlons un peu de moi dans une parenthèse où l'immodestie veut bien, un instant, se contenir et à la fois se répandre.

1946. Derniers remous de guerre. En moi, adolescent de seize ans, un désarroi qui ne s'apaise pas. Des tourments confus me retiennent d'être, l'incertitude et le vague à l'âme me retiennent de devenir. L'ennui me cloue au fond des classes où je rêvasse et m'étiole. Je saurai bientôt que je me mets en état de résistance. Contre l'institution scolaire d'abord. Contre la famille ensuite qui est solidaire, ô combien, de ladite institution. On dit en de tels cas : « Il est en crise. » Et c'est un euphémisme. En réalité, j'écris. J'entre en écriture comme on prend l'habit. Je m'y plonge tout entier et m'y enferme clandestinement. La poésie est mon étoile, mon cap, mon recours. Et nul ne sait car nul ne doit savoir. C'est une affaire intérieure qui ne tolérerait aucune ingérence étrangère. Vient néanmoins le temps du doute, la terrible interrogation sur le sens de cette folle entreprise. Le sens... Quel sens ? Toute chose doit-elle avoir un sens ?

Le collégien réfractaire va peu à peu lorgner vers le maître. En fait, le poète naissant a besoin de se rassurer, de mesurer ses pouvoirs. Il lui faut incessamment s'éprouver au jugement du maître.

A Porrentruy, en cette année 1946, on ne désigne comme tel qu'un seul personnage, haut de taille et au bénéfice d'une stature intellectuelle unanimement estimée. Autant dire que le maître est impressionnant. Longtemps, je le suivrai dans la grand-rue où ses longues enjambées me découragent et il est souvent entouré de jeunes lycéennes qui finissent toutes, d'ailleurs, par être sèchement rabrouées pour leurs confidences

amoureuses. De temps en temps, nos regards se croisent dans les corridors de l'école. Décidément, je n'y arriverai jamais. Enfin, au seuil du désespoir, j'emploie les grands moyens et j'obtiens, par l'entremise d'un ami, un rendez-vous...

M. Walzer me reçoit dans son cabinet de travail. Tremblant, je lui remets une forte liasse de manuscrits. Le maître parcourt les papiers rapidement et me parle avec douceur. Il me demande de revenir une semaine plus tard pour lui permettre de lire à loisir. Quand nous nous revoyons, il ne me parle pas de moi, mais de la poésie, de ses grandeurs et de ses exigences. Il ne portera pas de jugement sur mes poèmes mais approuvera que j'y voue toute mon énergie. Il me convaincra que l'écriture est un long, un très long apprentissage et qu'il me faudra beaucoup, beaucoup travailler avant de mériter quelque éloge que ce soit. Et le mieux, c'est de n'en attendre jamais. Il m'assure qu'il sera toujours attentif et intéressé à mes envois, me demande de le tenir au courant. Je ne m'en priverai pas et celui que j'ai désormais choisi comme maître sera assailli par mes essais. Quelle patience a-t-il eue pour supporter cette avalanche de textes maladroits, voire franchement mauvais ! De quelles vertus faut-il être bardé pour incarner cet impossible rôle de maître ! Quoi qu'il en soit, Walzer se montrera de plus en plus loquace et précis, plus critique aussi. Ses conseils me tombent sous le sens comme des traits d'une évidente lumière. Les secrets de la poésie, ça se scrute, ça se traque, ça se fouille et ça se conquiert. Quelques années plus tard, le maître m'écrit que je semble « cette fois (...) tenir le bon bout ». Ce sont ses mots, et il ajoute : « J'ai été très heureux de vous découvrir (...) tel qu'en vous-même, enfin, la patience et la longueur de temps vous ont changé. »

Dès cet instant, je sais que je peux compter sur moi-même et que Walzer me fournit une sorte de brevet de poète qui me donne une confiance et un courage fous.

L'attention de Walzer ne s'arrêtera pas là puisqu'il créera, avec son ami Jean-Roch Helg, les *Editions du Provincial* tout exprès pour moi. Puis, par ses démarches audacieuses il m'ouvrira, à Paris, les portes prestigieuses du *Mercure de France*. Puis, il ne cesse de faire ma publicité, saisissant toute occasion pour parler de moi. Il établit vraiment ma réputation de poète. Vous comprendrez que j'aie envers un tel homme une dette et une reconnaissance immenses qui tenaient à s'exprimer publiquement aujourd'hui.

J'aimerais apporter encore, sur Pierre-Olivier Walzer, une autre lumière qui situe de manière exemplaire, selon moi, l'intellectuel et le Jurassien qu'il a toujours voulu être.

Au soir du 5 juillet 1959, souvenez-vous, c'est, ici, consternation et désespoir. A quelque mille voix près, le peuple jurassien vient de refuser le principe de l'autodétermination. Le lendemain, Pierre-Olivier m'écrit spontanément :

« (...) C'est une folle entreprise que de vouloir faire le bonheur des peuples malgré eux. Mais c'est à ces folies-là que l'on mesure la vertu de quelques-uns. Ce sont de bien grands mots, mais c'est vrai, je me sens blessé, avec vous, dans notre dignité jurassienne. Pour toi, c'est facile. Il faut avaler ton amère salive, et penser à autre chose. Cette lutte est maintenant sans issue pour longtemps. Alors travaille comme un fou pour devenir quelqu'un du premier ordre, pour parvenir à cette hauteur où tout mot tombé d'une plume peut devenir mot d'ordre, drapeau, explosif. En dehors de cela, on se laissera grignoter par les vaines agitations qui sont le lot commun des mortels, et qui ne prennent pas inscription dans l'histoire. Toi, tu as tout ce qu'il faut pour ne pas rater ton inscription. Allez, courage ! (...). »

Voilà la grande leçon d'un homme qui veut garder constamment, et qui y parvient, la bonne hauteur par rapport au provisoire terrestre, la bonne distance par rapport à l'événement. Non qu'il faille refuser l'événement. Il s'agit de ne pas se laisser broyer par lui, en lui opposant les ressources de notre seule force créatrice. Travaillons, travaillons farouchement dans la mine, au cœur de l'essentiel, pour en extraire et en magnifier le durable. Travaillons à faire fructifier nos talents pour que notre propre vérité soit entendue et trouve sa juste place dans le concert des œuvres universelles.

Bienheureux Pierre-Olivier, protecteur des artistes, jardiniers de nos origines les plus lointaines, maître à penser juste, que tes enseignements pénètrent les recoins les plus sombres de notre esprit. Emplis-nous de ta sagesse qui, si elle fait jacasser les pies, fait aussi grisoller l'alouette et s'égosiller le sansonnet quand tu cogites dans le finage de Réclère.

Etends sur nous le drap de ta chaude amitié et le manteau de tes connaissances incommensurables. Veille sur nos écrits fragiles, épargne-nous les pataquès et les barbarismes.

Bienheureux Pierre-Olivier, patron des poètes et des lutins de bibliothèque, tiens notre plume bien droite sur la page incertaine, interdis qu'on trafique nos encres et qu'on piège nos stylos.

Fais que les artistes restent jeunes jusque dans leur grand âge et qu'en toute équité les femmes, selon les saints principes de la récipro-

cité, soient toujours désirables. Si ce n'est pas possible pour tous, fais que ce soit vrai au moins pour les poètes.

Que ta tendresse toujours pleine tienne en éveil l'entier du pays jurassien et qu'elle réchauffe ses membres quelque part engourdis.

Inspire sans relâche le Gouvernement de la République, inculque aux fonctionnaires le prix de la sueur, le goût des arts et la bonne mesure des pauses et des pousse-café, afin que, grand Pierre-Olivier, grâce à ton intercession l'Etat prospère et qu'ainsi nos ministres aient toujours le sourire aux lèvres.

Amen.

Alexandre Voisard